



Kannad Miziek

STROLLAD

BROADEL

BREIZ

N^{en} 1

JANVIER
1942

TRISKELL

BULLETIN MENSUEL DU PARTI NATIONAL BRETON — Prix 1 fr. - Abonnement 10 frs

LA FORCE DES FAIBLES :

Valeur, cohésion

Une opinion encore courante est que l'importance, l'influence d'une formation politique sont étroitement fonctions du nombre de ses adhérents. Cette conception est absolument erronée, ce n'est qu'une des stupides survivances de l'esprit démocratique qui jugeait du bien ou du mal, du vrai ou du faux suivant l'opinion du plus grand nombre. La masse n'est rien si l'esprit ne vient l'animer.

Sans aller chercher très loin, il serait facile de trouver, dans la vie politique française, des exemples de ces vastes partis qui n'ont laissé derrière eux, après quelques années, qu'un pâle souvenir parce qu'ils ne représentaient rien d'autre que le résultat d'un engouement passager qu'aucune mystique n'était venue vivifier. Nés d'un concours de circonstances, un autre concours de circonstances les faisait disparaître, de même que le vent d'automne entasse et disperse à sa fantaisie les feuilles mortes des jardins.

Par contre des organisations numériquement moins importantes ont vu leur influence et leur rôle s'accroître car elles avaient su former leurs membres et les plier à une discipline intellec-

tuelle particulière. Ainsi la force de « Breiz Atao » avant la guerre résidait bien moins dans le nombre de ses effectifs que dans la valeur remarquable et l'esprit élevé de chacun de ses militants.



L'expérience amassée avant la guerre ne doit pas être oubliée car, si, depuis la disparition de « Breiz Atao » en août 1939, bien des événements se sont produits qui ont influencé l'orientation de la politique bretonne, certains autres facteurs n'ont pas changé et font que le Parti National Breton ne doit pas espérer devenir avant longtemps un parti de masse.

Nous avons d'une part, en effet, à travailler un peuple avachi par 150 années d'Unéindivisible, de démocratie, de combines électorales, de matérialisme et de débrettonnisation systématique. Ce n'est pas d'un trait de plume que l'on peut effacer les résultats d'un siècle et demi d'abrutissement. Ce n'est pas en un, deux ou trois ans de labeur acharné que nos militants peuvent compter rendre la force et l'orgueil à notre malheureux peuple.

(Suite page 7.)

L'ESPRIT DU MILITANT BRETON

L'ORGUEIL

LE MILITANT BRETON EST ORGUEILLEUX.

Il possède, profondément enraciné en lui, l'orgueil, L'ORGUEIL DE LA RACE à laquelle il appartient et qui, autant que les autres, a le droit de vivre libre.

Nous devons en être fiers. Peu nous importe ce qu'à l'étranger on pense d'elle ; pour nous, elle est LA PLUS BELLE DU MONDE.

NOUS LA VOULONS LIBRE, nous l'aurions voulu libre, même si la France l'avait traitée avec tous les égards, même si elle avait été pauvre et n'avait pu nourrir tous ses enfants. SA DIGNITE LE VEUT AINSI.

L'orgueil ainsi compris ne doit pas sommeiller en nous. Il doit s'extérioriser par notre action ; il doit être la source de notre COURAGE, de notre AUDACE, de notre PERSÉVÉRANCE.

NOTRE COURAGE

De notre courage, non pas seulement DANS LA BATAILLE, mais aussi et surtout, à l'heure actuelle, DANS LA DISCUSSION.

Nous devons mépriser le « qu'en dira-t-on » et avoir le courage de notre opinion. « On encourt la haine en faisant le bien comme en faisant le mal. » Alors, que nous importe ce qu'on dira si nous avons la certitude d'agir pour le bonheur de notre Patrie !

NOTRE AUDACE

L'orgueil doit être aussi la source de notre audace, l'audace qui autorise les plus grands espoirs et qui permet les plus belles actions.

Un peuple jeune doit avoir le goût du risque.

La modération en tout est irritante au plus haut degré et n'est pas de mise en ce moment. Si nous ne voulons pas que notre pays tombe encore plus bas dans la décadence, NOUS DEVONS RISQUER, sinon nous nous acheminerons rapidement vers une nation composée de gens médiocres, désirant par dessus tout s'assurer la tranquillité, une pension ou une retraite, mais non déterminés à COURIR LES GRANDS RISQUES QUI PEUVENT SEULS NOUS APPORTER LA LIBERTÉ OU LA MORT.

NOTRE PERSÉVÉRANCE

L'orgueil doit enfin être la source de notre persévérance, de notre entêtement résolu, de notre volonté inébranlable d'atteindre notre but quoi qu'il arrive en dédaignant les échecs locaux ou passagers.

Nous suivrons notre chemin sans défaillance jusqu'à la Victoire.

LE SENS DES REALITES

Par le courage, l'audace et la persévérance, l'orgueil soutiendra notre action mais seulement si nous bannissons de notre esprit notre affection pour la rêverie.

NOUS DEVONS POSSEDER LE « SENS DES REALITES », regarder les choses en face, juger les situations et les événements froidement.

NOUS N'AVONS PAS, EN CE MOMENT, A NOUS ATTENDRE SUR LE LAMENTABLE SORT DE NOTRE VOISINE ET TUTRICE.

Une chance s'offre à nous actuellement, nous avons le devoir d'en profiter et de ne pas faire de sentimentalité sur le plan de la politique. Attendre serait folie pure car la France, reconstituée dans son statut d'avant-guerre, reprendrait aussitôt sa lutte sournoise et acharnée contre notre Nationalité.

Il nous faut donc agir et, dès à présent, montrer notre force pour, à l'occasion, nous en servir. Compter sur la Providence — ou sur toute autre influence extérieure — c'est faire preuve d'un fatalisme stérile. L'action seule est créatrice et le bonheur se gagne par l'action.

CE N'EST QUE SI L'ON S'AIDE SOI-MÊME QUE LE CIEL — OU TOUTE AUTRE PUISSANCE — SONGE A VOUS VENIR EN AIDE à son tour. Comprendre cela, c'est faire preuve d'un « sens des réalités ».

LA DISCIPLINE

L'adhérent qui possède ces diverses vertus est bien près de faire un militant, et cependant il ne sera jamais un bon militant s'il n'est discipliné.

Le militant doit être discipliné.

Argumenter sur cette vérité est inutile car le sujet est épuisé. Mais il n'en reste pas moins vrai que si tous les adhérents sont convaincus de la nécessité de la discipline, trop souvent cependant ils ne se privent pas de la considérer comme un accessoire. Cette erreur peut nous être fatale.

« L'ardeur impétueuse des Gaulois n'eut pas raison de la valeur disciplinée des Romains. »

Pour nous, le destin des Gaulois nous est réservé, quels que soient notre courage et notre audace, si nous ne nous soumettons pas, une fois pour toutes, à une DISCIPLINE RIGOREUSE.

Rigoureuse, cette discipline doit l'être, mais pour autant elle n'est pas forcément pesante. Sachant qu'elle est nécessaire, indispensable, nous la reconnaissons librement, joyeusement et nous nous soumettons à elle.

Nous sommes ici pour servir !

CONFIANCE DANS LE PARTI

Nous servons notre Patrie dans les destins de laquelle nous avons une FOI AVEUGLE. Quel que soit l'avenir qui nous est réservé à nous — la mort peut-être — nous savons que NOTRE PATRIE REVIVRA LIBRE parce que telle est notre volonté.

Cette foi magnifique dans les destinées de la Bretagne est la même que celle que nous ressentons tous à l'égard de notre Parti.

POUR NOUS LA BRETAGNE ET LE PARTI NE SONT QU'UN.

FOI EN LA BRETAGNE. CONFIANCE DANS LE PARTI. Nous savons que, conduit par son chef actuel, il est certain du succès, sûr de la victoire.

H.-M. DELAPORTE.

LE DEVOIR DES VOLONTAIRES

CONNAITRE LEUR PAYS POUR ETRE PLUS FORTS

VOLONTAIRES,

Un jour, je vous ai dit : « Etes-vous des patriotes ? »

Vous avez répondu : « Oui ».

Etes-vous prêts à consentir pour la Patrie les plus grands sacrifices ?

Vous avez répondu : « Oui ».

Alors, j'ai ajouté : « Seriez-vous les soldats de la Cause Bretonne ? »

Vous avez répondu : « Oui ».

**

Volontaires, avez-vous bien compris le sens de ma demande ? Ne vous êtes-vous pas trompés sur l'idée de SOLDAT ?

**

Un soldat, c'était encore pour beaucoup, souvent à juste titre — la France l'avait voulu — l'être sale, paresseux, aux actes irréflechis, qui balaye une cour et qu'on fourre au cachot sans qu'il ait rien compris.

**

Un soldat, c'était le bouffeur de kilomètres, le « traîne-godillots » hirsute et poilu, dont le rêve ne dépassait pas les sphères élevées d'un goulot de bouteille.

Le soldat, c'était un matricule, un de ces éléments de troupeau qu'on menait à la boucherie sans qu'il sache pourquoi, sans qu'il sache comment.

Le soldat, c'était un engrenage d'une machine à tuer qu'on mettait en branle sans lui demander son avis et dont le sort importait peu à ceux qui tenaient les leviers de commande.

**

J'espère que cette idée démocratique du soldat ne vous a même pas effleurés et que de votre rôle vous avez une tout autre opinion.

Non, Volontaires, vous n'êtes pas des « pingoufs », des « bouffeurs de fayots », VOUS ETES DES SOLDATS A LA MANIERE ANTIQUE, VOUS ETES DES CHEVALIERS.

**

Vous êtes des Chevaliers. Comme les Chevaliers, si vous êtes prêts à prendre les armes, c'est pour la DEFENSE D'UNE CAUSE JUSTE ; c'est en tant que gardiens d'un patrimoine sacré, celui de vos ancêtres. Il importe donc qu'à côté des connaissances militaires dont vous aurez besoin — qu'il vous faut acquérir, c'est une nécessité — il importe que vous AYEZ UNE CONNAISSANCE APPROFONDIE DE LA MATIERE BRETONNE dont vous prenez la garde. Et c'est CETTE CONNAIS-

SANCE de vos propres richesses qui AUGMENTERA VOTRE DESIR DE LUTTE et vous différenciera du trouperier imbécile qui apprend à manier un fusil sans même en entrevoir les raisons d'utilisation.

**

Au soldat français, les gouvernements ont dit : « Prends les armes. » Il les a prises sans enthousiasme parce que sachant ou même ne sachant pas qu'il n'y avait rien à défendre : ni biens, ni idéal.

Au Volontaire breton, j'ai dit : « Tu as un trésor à défendre. Ce trésor, on veut l'anéantir. La vague étrangère va le submerger. » Volontaire, ta conscience d'honnête homme a tressailli, elle t'a guidé vers nous, te voilà dans nos rangs. Ce trésor, tu es là pour le protéger. Mais, pour accroître ton ardeur, en connais-tu bien la valeur prodigieuse, n'es-tu donc pas curieux de faire l'inventaire de ta fortune et méthodiquement d'explorer les ressources inépuisables que t'ont laissées tes aïeux en héritage ?

CROIS-MOI, TON DESIR DE LUTTE CHAQUE JOUR SERA PLUS GRAND QUAND, CHAQUE JOUR, TU DECOUVRIRAS DE NOUVELLES RICHESSES.

C'est dans la connaissance de ton pays, de son sol, de ses beautés, de son histoire que tu te forgeras une âme de chevalier, soldat d'une juste cause, gardien d'un idéal.

Lorsque tu n'ignoreras plus rien de ce qui fait ta Patrie, fier de sa grandeur, alors tu serreras encore plus fort les poings, quand résonnera le « Bro Goz », tu claqueras plus fort les talons dans un garde-à-vous plus rigide, voulant ainsi montrer aux yeux de tous ton inébranlable volonté de lutter pour la sauvegarde d'un patrimoine dont tu n'avais qu'une trop faible idée.

**

Et puis, Volontaire, songe encore au Chevalier ; ses coups il ne les porte pas à tort et à travers, il réserve ses pointes audacieuses pour les occasions décisives. Il sait quelquefois donner l'impression de reculer pour mieux foncer après.

Pour toi, ne dévoile pas tes batteries, agis en politique. Habitue-toi à voir les événements avec des yeux de Nationaliste et à former tes jugements sans jamais perdre de vue le but que tu poursuis.

Volontaire, nous te dirigerons dans cette tâche. Tu trouveras désormais dans ce Bulletin toutes les indications qui te permettront d'orienter utilement tes efforts.

Ta bonne volonté, ton ardeur disciplinée, tes présences régulières à nos entraînements te donneront le droit de te classer parmi cette élite qui forcera la Victoire.

YANN GOULET,
Chef des « Strollad Stourm ».

Un précurseur, Emile MASSON

NATIONALISTE ET SOCIALISTE BRETON

Emile MASSON est une des plus nobles figures du mouvement breton qui précéda la Grande Guerre. Ardemment épris de justice sociale et d'un socialisme dans lequel il voyait « autre chose qu'une pure doctrine économique » mais encon et surtout « une poussée du cœur, une volonté de justice », il ne séparait pas ses aspirations sociales d'un très vif patriotisme breton. Ainsi apparaît-il comme un précurseur.

Si certaines de ses pages ont vieilli, la plupart méritent d'être relues et méditées. On trouvera ci-dessous des extraits de la brochure ANTÉE - Les Bretons et le Socialisme qu'il publia en 1912 sous le pseudonyme d'Ewan Gwesnou et qui contient l'essentiel de sa pensée. Il convenait, en effet, pour le trentième anniversaire d'ANTÉE, d'adresser à la mémoire de son auteur le pieux hommage des générations nouvelles.

*
**

Dès les premières lignes de l'ouvrage, E. Masson fait remarquer au lecteur que le Breton qui désire se plonger dans l'étude de son pays, de son histoire, de sa langue, de sa race ne trouve rien dans les livres que la France met entre ses mains.

Un homme s'est levé du milieu d'un peuple, et il a dénoncé les patries comme des marâtres. Cet homme est un Breton, et la patrie qu'il a d'abord maudite est la France.

Il dut apprendre dans des livres. Et ces livres ne lui apprirent RIEN. Un peuple qui avait été grand entre tous les peuples, un peuple héroïque s'il en est, ce peuple dont il sortait, l'histoire ne lui en parlait pas. Ce peuple qui lui avait donné son père, sa mère, ce peuple qu'il coudoyait tous les jours depuis son enfance, parle une langue antique que les druides chantaient des siècles avant le Christ, langue formidable et suave, langue des Vierges saintes des cantiques, langue des conquérants des mers. Les livres qu'il lisait n'en disaient rien. Dans les « grandes écoles » cependant, il entendit des jeunes gens instruits. Ils déclaraient stupide ce qu'ils ne comprenaient pas : ils ricanaient, à propos de son peuple, comme d'un peuple vaincu, d'un pays conquis ; et il se vit raillé soi-même, PARCE QUE BRETON...

Mais, si la science française n'enseigne rien sur la Bretagne, la voix de la race est assez puissante pour briser le silence officiel.

Nous, Bretons, nous avons gardé conscience de notre passé. Nul de nous, même le plus humble de nos garçons de ferme, n'ignore que son pays à lui est et fut toujours DISTINCT ; qu'il appartient à une NATION qui s'est suffi des siècles à elle-même. La Bretagne offre dans sa configuration géogra-

phique, géologique et climatérique des particularités qui ne se rencontrent pas ailleurs, et les Bretons qui l'habitent y sont, de par leur propre nature, économiquement et psychologiquement adaptés. A eux donc, de par droit de nature, revient le droit humain d'exploiter leurs propres richesses.

Ce droit, nos pères l'ont défendu, les armes à la main, contre tous ceux, Français ou Anglais, qui prétendaient asservir la Bretagne.

Leur colère est l'épouvante de l'Anglais et du Français qui jamais ne les domptent, si divisés qu'ils soient. Mille fois anéanti, mille fois le Breton resurgit, vaincu. Comme si chaque Breton possédait en soi seul toute la divinité et toute l'âme du pays ; comme si, ne demeurât-il plus qu'un Breton sur terre, toute la Bretagne vécut en lui ! Aux temps d'apparente pacification française, de l'Union à la Révolution, le Français se croit maître. Trois siècles de pacification sont en Bretagne trois siècles de conspiration ; de Mercœur à Pontkalleg ; de Pontkalleg à La Rouerie et à Cadoudal. Et tandis que les Révolutionnaires bretons, spontanément, individuellement, sans s'organiser, sont les premiers de France, les plus exaltés à briser leurs chaînes, à mourir pour la liberté, la Chouannerie est l'insurrection aux cent mille têtes, cent mille têtes de Bretons ; mille chefs de légions (chefs de plou), nobles, prêtres ou roturiers — dont pas deux ne s'entendent — chacun seul contre tous, pour terrasser la tyrannie parisienne et jacobine.

Un individualisme poussé à de telles extrémités ne manque pas de grandeur. Il risquerait cependant, par la dispersion des efforts qu'il entraîne, d'être fatal à la Bretagne. Aussi E. Masson convie-t-il les Bretons à se grouper afin de mieux défendre leurs droits.

D'abord, et pour être, faire masse. Chaque homme ne peut conquérir pour soi la liberté et la paix, ne peut vivre humainement sa vie, que s'il prend conscience du groupe humain particulier, ethnique, économique, où la nature l'a placé.

Mais, pour Masson, seul le peuple est resté breton, les bourgeois sont francisés ; c'est pourquoi il estime que le rassemblement nécessaire des forces bretonnes ne peut être que celui des forces prolétariennes sous l'égide du socialisme.

Inadaptés jusqu'ici à la vie bourgeoise, les Bretons ne semblent pas devoir s'y adapter jamais. Le bourgeois BRETON, libre-penseur ou clérical, latinisé, francisé dans les « grandes écoles » du Gouvernement ou des Bons-Pères, est, à le bien considérer, et du point de vue de sa race, un des spécimens les plus ourieux du genre quadrumane.

(Suite page 7.)

L'Enseignement officiel français face à l'Esprit et à la Culture Nordiques

par Y. DOUGUET

Les soucis d'ordre politique, social et économique ne doivent pas nous faire oublier les problèmes d'ordre spirituel. Ces problèmes trouvent leur importance dans le fait que ce sont eux qui, en définitive, auront l'influence la plus décisive sur notre avenir.

De la formation intellectuelle qui sera donnée à notre jeunesse dépendra le destin de notre race.

Ou bien notre génération reprendra pleinement conscience de la personnalité du peuple auquel elle appartient, ou bien l'éventualité même d'une telle reprise de conscience sera définitivement écartée des possibilités des générations à venir.

Aussi, ne nous est-il pas possible de nous désintéresser de l'esprit qui imprègne la formation culturelle et spirituelle que reçoivent actuellement nos jeunes dans les établissements primaires, secondaires et supérieurs de l'enseignement officiel.

Suivant que cet esprit se réclamera soit de la culture et de la civilisation du Nord, soit de la culture et de la civilisation méditerranéennes nous verrons se lever en Bretagne un peuple conscient et fier de la tradition spirituelle de sa race, ou végéter sur notre péninsule une population sans foi dans la vie, amoindrie dans son âme comme dans son corps.

Ceux qui s'étonnent de nous entendre présenter la culture bretonne comme l'une des expressions de la pensée du Nord font preuve d'une incompréhension totale de ce que signifie le mot « Nordique ».

Ils font preuve aussi d'une impardonnable ignorance de l'appauvrissement spirituel qui résulte pour le peuple breton d'un enseignement exclusivement et uniquement orienté vers l'étude et la connaissance des valeurs intellectuelles du Midi.

Existe-t-il un monde nordique

Pour beaucoup d'esprits le sens du mot « nordique » se confond avec celui de « scandinave », auquel cas, évidemment, la culture bretonne pourrait difficilement être qualifiée de « nordique ».

Mais le sens du mot nordique est plus large que celui de « norrois » par lequel les linguistes désignent la langue primitive des peuples scandinaves.

Le terme « nordique » n'a d'ailleurs pas tant un sens géographique que racial.

Ne sont pas « nordiques » seulement les populations qui habitent sur les versants des fjords et dont les terres glacées ne voient guère que le soleil de minuit. Dans les brumes hivernales de Hambourg et de Glasgow, dans les pluies monotones de Dublin et de Brest vivent aussi des peuples qui peuvent se qualifier de « nordiques ».

Tout au contraire, les Lapons d'Inari et les Finnois de Carélie, qui vivent dans un pays de neige et

de glace, ne peuvent être qualifiés de peuples « nordiques », qu'au sens géographique du mot.

Ne sont « nordiques », au sens spirituel, qui nous intéresse, que les races qui appartiennent à l'une des deux communautés indo-européennes qui se soient fixés dans l'Europe du Nord, et qui y vivent depuis plusieurs millénaires, la communauté celtique et la communauté germanique.

Seuls ces peuples appartiennent au monde spirituel nordique. Mais ils en font tous partie : le peuple breton, comme les autres Celtes.

Ils appartiennent tous, Germains et Celtes, à un même type racial et à un même type linguistique, et, contrairement aux autres peuples indo-européens, qui sont allés vivre sur les terres chaudes du Midi, d'avoir vécu depuis au moins quatre mille ans au milieu des intempéries du climat de l'Europe du Nord, ils ont conservé leur type physique primitif et avec lui une certaine conception de la vie et du monde.

Malgré quelques exceptions de détail, l'esprit nordique n'a rien construit de solide sur les rives heureuses de la Méditerranée. Quant au Midi, transplanté dans le Nord et privé de son printemps éternel, il n'a produit que des horreurs.

Les châteaux forts n'avaient pas été conçus pour se refléter dans les eaux bleues du lac de Tibériade, ni les frontons grecs pour s'estomper dans les brumes des pays du Nord.

Les croisés apprirent à leurs dépens que le burnous était le vêtement des « lieux saints » et non pas la cotte de mailles.

Il n'est pas question ici de discuter sur la supériorité théorique de l'une des deux formes de civilisation et de culture, mais d'en rechercher les frontières et la valeur pratique.

Les limites occidentales de l'esprit et de la culture nordiques

S'il est facile de déterminer l'aire du monde nordique en la faisant coïncider avec l'espace territorial peuplé par les Celtes et les Germains qui sont restés fidèles à leur esprit, à leur culture et à leur langue, il n'est pas aussi simple de déterminer le caractère des entités politiques qui n'ont pas gardé une fidélité aussi ferme à leurs fondateurs.

C'est le cas, par exemple, de l'Etat français.

Dans les années qui précédèrent la présente guerre, certains ont parlé de « France nordique ». Je me suis élevé, dans la revue *Peuples et Frontières* dont j'assumais alors la direction, contre cette conception qui est aussi peu conforme que possible à la réalité.

(Suite page 6.)

L'Enseignement officiel français et la Culture nordique

(Suite de la page 5)

Ma position ne fut, d'ailleurs, pas comprise.

Et cependant, lorsque j'écrivais que « le peuple français est un peuple formé par un mélange de races multiples que cinq siècles de politique et de cultures latines ont séparé à jamais des peuples du nord de l'Europe » (1) je ne disais pas autre chose que M. Alfred Rosenberg dans *Le Mythe du XX^e siècle* (2). « Il est de la plus haute importance, au point de vue de la politique de race, de bien marquer que le type qui détermine actuellement la vie française n'a presque plus rien à faire avec celui de l'ancienne France : le tempérament du Français est aujourd'hui très différent de ce qu'il était autrefois. »

Seuls, dans l'État français, sous sa forme actuelle, la Bretagne et la Flandre, ainsi que, mais à un degré moindre, la Normandie et la Bourgogne, peuvent se réclamer de l'esprit et de la culture traditionnels des peuples du Nord :

La Bretagne, qui est restée fidèle, sur un large espace de son territoire à sa langue d'essence celtique et, sur toute son étendue, au culte de ses morts, à sa conception héroïque de la vie, à sa vision mystique du monde.

La pointe extrême de la Flandre occidentale, que les Néerlandais désignent dans leur langue sous le nom de Westhoek, partiellement flaminguante et où le caractère germanique de la population, de ses coutumes, de sa vie, de son esprit, est absolument incontestable (3).

La Normandie et la Bourgogne, elles, ne peuvent pas être considérées actuellement comme des régions faisant partie du domaine spirituel nordique, mais simplement comme des pays où ces influences se sont exercées d'une façon particulièrement forte et ont laissé des témoignages et des éléments assez importants.

Il convient, d'ailleurs, de remarquer que ces différents pays et principalement la Bretagne occidentale ne sauraient constituer une « unité » nordique, mais qu'ils représentent des aspects divers de cette âme multiple, son aspect celtique et son aspect germanique, notamment.

Quant à l'Île-de-France, il y a longtemps qu'elle ne conserve plus rien de nordique, en dehors de ses châteaux et de ses cathédrales.

Le destin des relations spirituelles de l'élite française et de l'esprit du Nord

C'est que la lutte contre l'esprit nordique a commencé en France dès le haut Moyen-Âge.

Elle a d'abord pris l'aspect d'un combat juridique et politique menés par les « légistes ». Introduits dans les Universités par Louis IX et dans les conseils de la monarchie capétienne par Philippe Le Bel, ils substituèrent au droit coutumier germanique le droit romain, à la monarchie féodale la monarchie

absolue. Les règnes de Charles V et de Louis XI furent pour eux d'éclatantes victoires.

Sur le plan culturel, la lutte a commencé plus tard, au xv^e siècle, avec la Renaissance, mais son succès a été plus rapide. Le règne de Louis XIV a assuré, avec le triomphe définitif de la monarchie absolue, la victoire sur les traditions intellectuelles du Moyen-Âge français d'une culture néo-classique, inspirée de l'hellénisme et de la latinité.

Depuis le xvii^e siècle, chaque changement de régime n'a fait qu'accentuer l'emprise politique et spirituelle de l'ancienne Rome sur la France moderne : la Révolution jacobine, l'Empire napoléonien, la Troisième République.

Un seul effort fut tenté pour briser la gangue latine qui étouffait peu à peu l'âme primitive de la France du Nord.

Et il est intéressant de noter que cette tentative a complètement échoué, après un engouement passager, et qu'elle a été reniée, avec des imprécations indignées, par tous les critiques littéraires français ultérieurs.

Il est intéressant aussi de noter que cette tentative, que l'on appelle le Romantisme, fut entreprise par un Breton sous l'égide de la vieille littérature celtique. C'est Chateaubriand qui a introduit dans la littérature française la notion nordique du romantisme et c'est Ossian qui a symbolisé, pour toute une génération de Français, le héros des peuples du Nord.

Hugo, dans la première partie de son œuvre, et Balzac, dans l'un de ses contes, ne sont venus qu'après Chateaubriand et M^{me} de Staël qui, elle non plus, n'était pas née sur les rives de la Seine ou de la Loire.

Lorsque s'ébaucha un mouvement d'échanges culturels, et non plus simplement de thèmes littéraires, entre la France et la Germanie, il est intéressant de noter qu'un autre Breton, Ernest Renan, en fut aussi le promoteur.

Essais infructueux. Après cinquante ans de flottement, la pensée française reprit la ligne que lui avait imprimée du Bellay et Boileau. Lecomte de l'Isle remplaça Hugo, Fustel de Coulanges écarta Thierry et Joseph Bédier Gaston Paris.

Depuis lors, ces tendances n'ont fait que s'accentuer sur le plan politique comme sur le plan spirituel : grâce à Charles Maurras, à Jacques Bainville et à toute l'école de l'Action Française, comme aux maîtres judéo-maçons de la Sorbonne et aux théoriciens du néo-catholicisme démocratique dont l'action, il faut le reconnaître, s'est exercée en ces domaines dans un sens identique.

Plus encore que la période qui précéda 1914, celle qui suivit 1918 et nous amena à la guerre de 1939 fut riche en manifestations de cet état d'esprit : dans un but politique facile à comprendre tout ce qui venait du Nord fut impitoyablement combattu, tout ce qui, en Bretagne ou en Flandre, était manifestation de l'esprit nordique fut rageusement dénoncé et réprimé.

Jusqu'au jour où juin 1940 vit la défaite du régime construit sur la tradition politique jacobine et la tradition culturelle néo-classique.

(A suivre.)

(1) *Peuples et Frontières*, n° 4, 1^{er} juin 1937, p. 66.

(2) *Der Mythos des XXten Jahrhunderts*.

(3) Sur ce sujet, cf. notamment : Hermann von Bothmer, *Germanisches Bauerntum in Nordfrankreich*, Blut und Boden Verlag, Goslar (1939).

Un précurseur, Emile MASSON

(Suite de la page 4)

Il affecte d'ignorer (souvent il ignore en effet), et toujours il méprise la race, l'histoire et la langue bretonnes.

Le vrai peuple breton est un peuple de prolétaires, de paysans et de marins.

Mais le socialisme de Masson est un socialisme national qui eût excité l'étonnement et la haine des exégètes du marxisme. Masson ne sépare pas le socialisme du nationalisme et n'envisage leur triomphe que l'un par l'autre.

Le socialisme sera, en Bretagne, l'éveil, la CONSCIENCE de notre peuple ou bien le socialisme avortera en Bretagne.

Le socialisme convie les prolétaires bretons à prendre conscience d'eux-mêmes en tant que peuple et que NATION.

Ainsi seulement accompliront-ils leur destinée d'hommes libres.

Que par le socialisme donc le jeune Breton soit un héros, un HOMME SINCÈRE, fidèle à sa race, « un guir Breton », c'est-à-dire « UN DEN », un HOMME, la chose la plus formidable et la plus mystérieuse, la plus divine qu'ait portée la terre.

Ce socialisme national, voici comment Masson en définit les buts dans des termes que ne pourrait désavouer aucun nationaliste breton.

La tâche constructive des socialistes bretons est claire et toute à portée de la main. La Bretagne est à eux, la Bretagne est aux Bretons, de par le labour et le sang versé des générations dont ils sont les fils.

Le socialisme restituera aux mains du peuple le bien du peuple : sa terre et ses instruments de travail, et les Bretons patriotes accourront à lui, vrai libérateur de la patrie. Car la patrie bretonne n'est pas toute dans le passé ; elle n'est pas le culte excessif des morts. La vraie Bretagne va naître ; elle est celle de demain ; elle est, du fond des vieux siècles armoricains, l'immense cri d'espérance de tous les cœurs bretons, leur incessant appel à la justice et à la liberté.

Une telle conception, extraordinairement en avance sur la mentalité de l'époque et qui faisait de Masson un étonnant visionnaire, devait lui inspirer des lignes singulièrement prophétiques.

Au lendemain de la Révolution sociale, quand, du sein du chaos sanglant où fatalement s'effondrent les fausses patries, fondées sur l'exploitation de l'homme par l'homme ; quand surgiront les vraies patries, fondées sur l'entraide universelle, la patrie bretonne, la Bretagne dressera-t-elle parmi ses sœurs régénérées son front libre et couronné de chênes, ou bien son nom sera-t-il à jamais aboli ?

Seuls les forts méritent la vie, individus ou peuples. Soyez un peuple fort : faites la Bretagne riche et puissante ; rendez-la forte de l'imbrisable faisceau de vos énergies, et sa victoire, votre victoire, demain glorifiera la Révolution sociale.

Emile Masson, s'il vivait encore, pourrait voir se réaliser sous ses yeux le rêve de sa vie. Il se tiendrait, nous n'en doutons pas, à nos côtés dans notre lutte pour construire une Bretagne de justice et de liberté.

POL COUART.

La force des faibles

(Suite de la page 1)

N'oublions pas non plus que l'armature civile française demeure encore en place, toujours vigilante, toujours prête à nous opposer la puissance de ses agents exécutifs ou la force de son inertie. En notre époque où l'arbitraire s'allie à la délation, il faut un grand courage civique pour ne pas essayer par tous les moyens de se faire oublier. Et le courage civique ne figurait pas aux programmes d'enseignement de l'Université française.

Enfin nous ne nous livrons à aucune espèce de démagogie. Nous ne flattons la masse en aucune façon. Bien au contraire nous lui disons des choses dures. Nous ne lui laissons pas entrevoir un avenir de facilité mais de travail, d'égoïsme mais de dévouement, de jouissance mais de sacrifice.

Pour toutes ces raisons, nous ne pouvons espérer ni les recrutements impressionnants, ni les effectifs astronomiques. Plutôt qu'un troupeau désordonné, nous avons choisi d'être un noyau dynamique, animé d'une foi et d'un courage inébranlables.

Ce choix détermine le sens de notre action. Il importe, si nous voulons que cette minorité nationale exerce une influence, qu'elle soit de toute première qualité. Notre effort doit donc porter sur deux points qui revêtent une importance capitale : la valeur individuelle de chacun des militants et leur cohésion.

La valeur morale nous l'avons déjà puisque pour entrer au P. N. B. il faut faire preuve de caractère. Il reste pour chacun d'entre nous à développer cette valeur morale et à acquérir ou à compléter une formation culturelle et politique qui fera de nous des Bretons pleinement efficients. Cette formation bretonne est grandement facilitée par les réunions de nos sections ou des cercles d'études bretonnes ; mais un grand nombre de nos adhérents, isolés à la campagne, ne peuvent bénéficier de cet enseignement collectif.

Par ailleurs les difficultés de transport rendent difficile la liaison indispensable à la cohésion organique du Parti.

Le Chef du Parti a donc décidé de créer ce bulletin qui visera à remplir un double rôle de formation et de liaison.

Puisse TRISKELL répondre au désir du chef et l'aider à forger l'outil de notre libération nationale.

TRISKELL.

Une brochure trop négligée :

A toi, militant breton !

Écrit par des militants, pour les militants

C'est un **MANUEL INDISPENSABLE**

En vente dans les Sections, aux Secrétariats départementaux et au Service d'Édition du P. N. B.

Prix : 3 fr.

La progression du Parti

Le graphique ci-contre, qui représente l'accroissement mensuel du Parti au cours de l'année 1941, montre que notre progression va sans cesse en augmentant. Cette constatation permet d'envisager l'avenir de notre mouvement avec confiance.

Il faut pourtant faire remarquer que **CETTE PROGRESSION EST ENCORE NETTEMENT INSUFFISANTE.**

Tous les militants ne font pas leur devoir.

CHACQUE MEMBRE DU PARTI DEVRAIT SE RECONNAITRE L'OBLIGATION MORALE DE RECRUTER TOUS LES MOIS UN NOUVEL ADHERENT.

Chaque mois un nouveau pour chacun d'entre nous, ce n'est pas beaucoup et pourtant, si nous le faisons, **LE PARTI DOUBLERAIT CHAQUE MOIS SES EFFECTIFS.**

Sans doute nous nous attachons plus à la qualité qu'au nombre, mais le nombre est un élément de succès que nous n'avons pas le droit de négliger. Si nous le voulions, nous pourrions augmenter le nombre des adhérents dans des proportions extraordinaires.

Rappelons ces lignes publiées, il y a un peu moins d'un an, dans la brochure « A toi militant breton ».

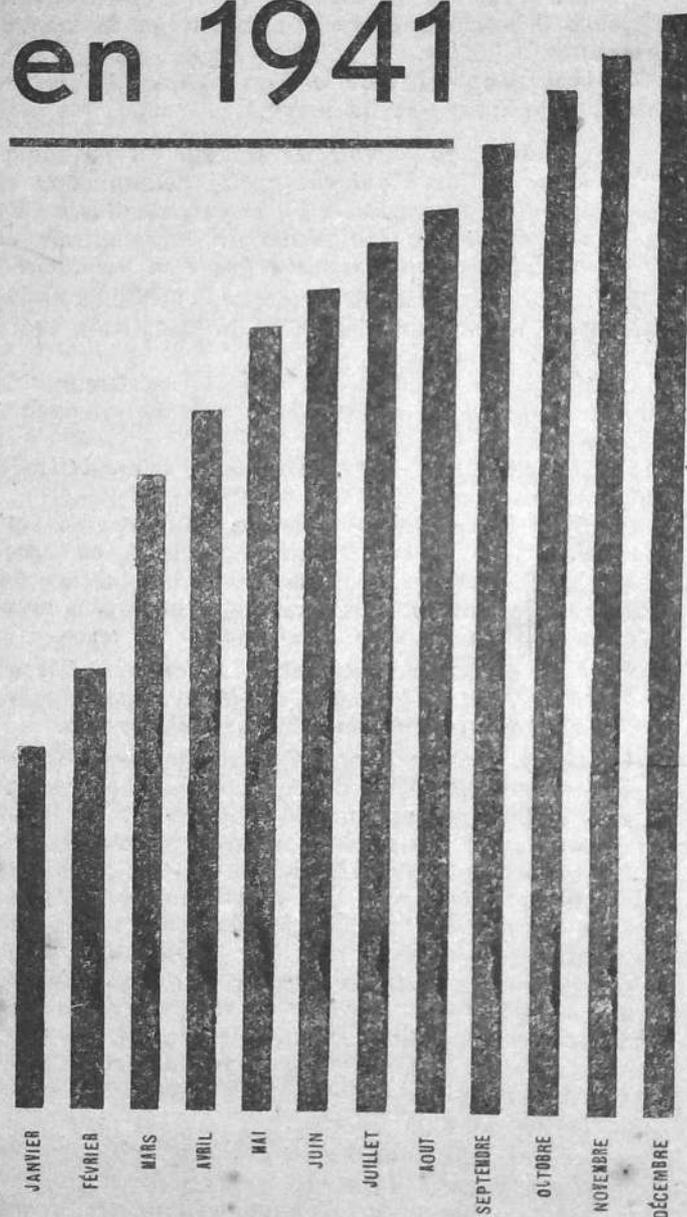
« Suppose qu'au 1^{er} janvier, le Parti n'ait compté que 100 adhérents. C'est une hypothèse ridicule, mais il fallait bien se fixer un point de départ. Donc, au 1^{er} janvier, 100 adhérents. **SI CHACUN APPLIQUE LA REGLE D'UN NOUVEL ADHERENT PAR MOIS** et si les nouveaux venus en font autant, **LE 31 DECEMBRE NOUS SERONS PLUS DE 400.000.**

« Si chacun recrute deux abonnés par mois, à la fin de l'année « l'Heure Bretonne » comptera plus de 800.000 abonnés.

« **SI CHAQUE ADHERENT RECOLTE CHAQUE MOIS 5 SOUTIENS A DIX FRANCS**, à la fin de l'année **LE PARTI AURA REÇU 41 MILLIONS DE FRANCS**, rien qu'avec les contributions volontaires. »

Vous voyez quels magnifiques résultats on peut obtenir au prix d'un effort minime à condition que cet effort soit soutenu.

en 1941



En ce début d'année, prenons donc l'engagement de réaliser ce que nous n'avons pas su faire l'an dernier : **DOUBLER CHAQUE MOIS LE NOMBRE DES ADHERENTS.**

AVEZ-VOUS ACHETE

**L'ALBUM DU CONGRES DES CADRES
DU 7 SEPTEMBRE 1941**

LUXUEUSEMENT PRESENTE ET ILLUSTRE, IL CONSTITUE UN INSTRUMENT DE PROPAGANDE DE PREMIER ORDRE.

EN VENTE DANS LES SECTIONS ET AU SERVICE D'EDITIONS DU P.N.B. — Prix : 20 francs.